

LES MOINES EN OCCIDENT

IVAN GOBRY

6. LE SIÈCLE DE SAINT BERNARD

Les ordres religieux autres que Cîteaux



FRANÇOIS-XAVIER DE GUIBERT

LES MOINES EN OCCIDENT

DU MÊME AUTEUR

- Saint François d'Assise*, Seuil, 1957 (76^e mille), traduit en sept langues.
Mystiques franciscains, Éditions franciscaines, 1960. Épuisé.
La Pauvreté du laïc, Cerf, 1961. Épuisé.
Amour conjugal et fécondité, Nouvelles Éditions Latines, 1961.
Pascal, Alsatia, 1963. Épuisé.
Pascal, pages sur le Christ, La Cordelle, 1963, épuisé.
L'Expérience mystique, Fayard, 1964. Nouvelle édition, Téqui, 1985.
Pythagore et la naissance de la philosophie, Seghers, 1973, épuisé.
Valentin Breton : Le Verbe incarné, La Cordelle, 1966. Épuisé.
Un crime, l'avortement, Nouvelles Éditions Latines, 1972. Couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.
La Révolution évangélique, Lethielleux, 1973.
Les fondements de l'éducation, Téqui, 1974. Épuisé.
Amour et vocation, Téqui, 1978.
Amour et mariage, Téqui, 1981. Couronné par l'Académie française.
Saint François d'Assise, Téqui, 1982.
Frédéric Ozanam, Téqui, 1983.
Pascal, ou la simplicité, Téqui, 1985.
Les Moines en Occident.
– t. I, *De saint Antoine à saint Basile*, Fayard, 1985. Épuisé. Couronné par l'Académie française. Nouvelle édition F.-X. de Guibert, 1997.
– t. II, *De saint Martin à saint Benoît*, Fayard, 1985. Épuisé. Couronné par l'Académie française.
– t. III, *De saint Colomban à saint Boniface*, Fayard, 1987. Épuisé.
– t. IV, *De saint Benoît d'Aniane à saint Bruno (750-1100)*, Éd. F.-X. de Guibert, 2006.
– t. V, *Le siècle de saint Bernard*, 1. Cîteaux, Éd. F.-X. de Guibert, 1997.
Francis Jammes, le poète rustique de la foi, Téqui, 1988. Prix de la Critique littéraire décerné par la Renaissance Aquitaine.
Sainte Marguerite-Marie, Téqui, 1989.
Les Martyrs de la Révolution française, Perrin, 1989. Prix de l'Union des Intellectuels indépendants.
La Révolution française et l'Église, Fideliter, 1989.
Saint Bernard, La Table Ronde, 1990. Grand Prix de la ville de Troyes.
Martin Luther, La Table Ronde, 1991. Traduit en russe.
Rancé, L'Âge d'Homme, 1991.
Le Procès des Templiers, Perrin, 1995. Couronné par l'Académie française.
Guillaume de Saint-Thierry, F.-X. de Guibert, 1997.
Saint Martin, Perrin, 1996.
Angèle de Foligno, F.-X. de Guibert, 1998.
Pie IX, le Pape des Tempêtes, Picollec, 1999.
La civilisation médiévale, Tallandier, 1999.
Mathilde de Toscane, Éd. Clovis, 2001.
Saint François d'Assise, Tallandier, 2003.
Saint Augustin, Pygmalion, 2004.
Saint Thomas d'Aquin, Salvator, 2005.

Ivan Gobry

LES MOINES EN OCCIDENT

Tome VI

Le siècle de Saint Bernard

2^e volume

Les ordres religieux autres que Cîteaux

François-Xavier de Guibert
3, rue Jean-François-Gerbillion
75006 Paris

© Office d'Édition Impression Librairie (O.E.I.L.)
F.-X. de Guibert, Paris, 2008
www.fxdeguibert.com
ISBN : 978 2 7554 0221 6
ISBN pdf : 9782755412406

PREMIÈRE PARTIE

LES ORDRES BÉNÉDICTINS RÉFORMATEURS

Comme au onzième siècle, et dans son sillage, les ordres réformateurs du douzième sont tous partis de l'érémisme. Saint Romuald chercha toute sa vie à préserver sa liberté et sa solitude, et à préserver celles de ses disciples ; mais après sa mort, son héritage se constitua en un ordre, Camaldoli, régi par des constitutions, et les ermitages furent unifiés sous les mêmes usages. Saint Jean Gualbert veilla à conserver précieusement, avec quelques compagnons, la vie solitaire inaugurée à Vallombreuse ; mais après quelques années, l'érémisme fut changé en cénobitisme. Saint Étienne de Muret, après avoir admiré les ermites de Calabre, alla chercher au fond du Limousin un désert où il espéra bientôt s'ensevelir avec quelques compagnons, et, quand il vit leur nombre augmenter, se refusa à rédiger une règle ; mais ses successeurs donnèrent à l'ensemble des monastères qui se réclamaient de lui des conditions rigoureuses, qui en firent l'Ordre de Grandmont. Saint Bernard de Tiron, solitaire obstiné, décida finalement d'édifier un grand monastère, qui fut la première maison du nouvel ordre. Robert d'Arbrissel, supérieur d'anachorètes, en vint à ériger une congrégation de chanoines réguliers, puis l'ordre de Fontevault sous la règle de saint Benoît. Saint Bruno, avide du désert, y bâtit un vaste monastère qui devint la Chartreuse.

Ainsi en alla-t-il au douzième pour les nouveaux instituts français et italiens. Mais cette fois, les circonstances avaient profondément changé ; car au moment où se constituaient ces ordres pleins d'ardeur pour un renouveau de la vie religieuse, s'organisait un grand ordre de type totalement cénobitique, celui de Cîteaux, qui, par la beauté de ses objectifs, par la rigueur de sa règle, par la sainteté de ses chefs, s'imposa comme leur modèle ; au point que les réformateurs en arrivèrent les uns et les autres à se fondre en lui. Le bienheureux Gérard de Salles, qui sema sur sa route des ermitages peuplés d'ascètes, mourut en 1120 ; il ne vit pas les congrégations qui les avaient réunis, celles de Granselve, de Dalon et de Cadouin, passer tour à tour au grand ordre frère. Vital de Mortain († 1122), instituteur de l'ordre de Savigny qui ne comptait que trois monastères à sa mort, n'imagina pas que son troisième successeur, saint Serlon, irait un jour à Cîteaux (1147) pour y réclamer l'affiliation collective de ses vingt-neuf abbayes. Saint Étienne d'Obazine, créateur d'un institut anachorétique, alla lui-même offrir à ce même chapitre son ralliement à Cîteaux. Le bienheureux Joachim, abbé cistercien de Corazzo, abandonna sa charge pour trouver la solitude, et ne trouva pas d'autre ressource que de créer un institut similaire, celui de Flore, qui finalement retourna au grand ordre dont il était issu.

Ainsi, les ordres réformateurs du ^xⁱ^e siècle, n'ayant pas trouvé de modèle parmi les ordres décadents, persévérèrent-ils : les Camaldules, Val-lombreuse, la Chartreuse, ont traversé les siècles ; les ordres de Grandmont, de Tiron et de Fontevault conservèrent leur vitalité jusqu'à la Révolution française qui les anéantit. Au contraire, ceux du ^{xii}^e ne trouvèrent de solution à leur insignifiance, jugée par comparaison, qu'en se sabordant. Seuls quelques modestes congrégations italiennes, qui ne semblent pas avoir connu ce problème, subsistèrent par elles-mêmes quelque temps.

CHAPITRE I

Géraud de Salles¹ († 1120) et ses fondations

Vie

Rien n'est précis dans l'histoire de cet éminent fondateur, ni dans la chronologie de sa vie, ni surtout dans celle de ses fondations. Plus encore l'anarchie règne dans les constitutions et les usages des monastères qu'il a établis, et qui commencent tous avec un statut d'érémite, pour adopter les uns l'organisation des monastères bénédictins contemporains, les autres (c'est le plus grand nombre) l'esprit et les coutumes de Cîteaux, mais avec plus ou moins de fantaisie dans leur adaptation. On peut considérer que Géraud de Salles est l'instituteur de trois congrégations bénédictines, celles de Cadouin (la plus prolifique), de Dalon et de Bournet (la plus misérable) ; mais ce fut parce que ces monastères sont devenus eux-mêmes chefs d'ordre. Cependant, à l'intérieur même de ces groupements monastiques, les usages furent souvent différents, et les ralliements à l'Ordre de Cîteaux, quand ils eurent lieu effectivement, désordonnés. L'une des causes de tous ces flottements, mais non pas la seule, fut que le fondateur mourut trop tôt pour faire l'unité de ces maisons et pour leur imposer une destination uniforme, comme ce sera le cas de Savigny et d'Obazine.

L'identité elle-même de ce grand moine a été mal connue. On a souvent confondu ce Géraud de Salles, fondateur de Grandselve au diocèse de

1. Bollandistes, *Acta Sanctorum*, 20 oct., t. VIII, Bruxelles, 1853, p. 1012 ; J. Lavialle, *Vie du bienheureux Géraud de Sales*, Poitiers, 1907 ; Darras, *Histoire générale de l'Église*, t. XXIV, Paris, 1876, p. 643-654. Articles du *Dictionnaire d'Histoire et de géographie ecclésiastique*, pour chaque monastère.

Toulouse au début du ^{xii}^e siècle, avec Géraud († 1095), fondateur de la Grande Sauve ou Sauve Major dans le diocèse de Bordeaux. L'orthographe française de son nom latin (*Giraldus de Salis*) varie d'ailleurs avec les auteurs : tantôt Géraud et tantôt Giraud, voire Gérald ou Girald, tantôt de « Sales » et tantôt « de Salles ». L'auteur anonyme de sa *Vita* nous renseigne mieux sur ses origines : Géraud est né à Salles¹, dans la grande forêt de Bessède, près de Saint-Avit-Sénieur. D'après les calculs des historiens, ce fut vers 1070. Son père, qui était chevalier, se nommait Foulques, et sa mère Adéarde. Ils eurent trois fils, dont Géraud était l'aîné, et qui entrèrent tous les trois dans le mouvement de réforme monastique de la fin du ^{xi}^e siècle. Tous trois, devenus en âge d'étudier, fréquentèrent ensemble une école que l'hagiographe ne nous nomme pas, mais où ils brillèrent, si du moins la narration ne pêche pas par emphase : « De même qu'ils avaient été dociles aux enseignements de leur mère, ils le furent aussi à la discipline scolastique ; ils traduisaient en actes les préceptes de la sagesse qu'ils recueillaient de la bouche d'un maître vigilant et docte. Ils firent sous sa direction de grands progrès, et prirent le premier rang parmi tous leurs condisciples. Bientôt la langue magistrale n'eut plus de secret pour eux, mais à mesure qu'ils avançaient dans la science, l'onction de l'Esprit-Saint se manifestait davantage dans leur conduite². »

Ainsi, la science, loin d'enorgueillir ou de distraire Géraud, le disposait à une vocation consacrée. « Dans la pensée de Géraud, une science dominait toutes les autres et valait seule la peine d'absorber la vie d'un homme mortel ; c'était la science des saints. Promenant autour de lui ses regards, le pieux adolescent vit le monde en proie à l'esprit du mal et résolut d'y renoncer. Dès son enfance, il avait manifesté un goût particulier pour la solitude ; maintenant, il hésitait pour savoir s'il devait embrasser la vie érémitique ou s'engager au service de Dieu dans un monastère. Or, il y avait en ce temps un ermite célèbre, nommé Robert d'Arbrissel³, dont la sainteté et le zèle apostolique faisaient l'admiration des contemporains. Pure et immaculée devant Dieu et devant les hommes, sa vie était la réalisation parfaite de l'Écriture : se garder de la corruption du monde⁴. Sans nul souci des choses qui passent ni des intérêts transitoires de la terre, il avait une soif insatiable du salut des âmes. On le voyait parcourir les cités et les campagnes, conquérant les multitudes par sa parole, arrachant au toit paternel les jeunes gens et les vierges de la noblesse qui sollicitaient le privilège d'être admis aux noces de l'Agneau divin. Il avait institué à

1. « Localité aujourd'hui disparue », précise M. Standaert (*DHGH*, art. « Géraud de Sales », t. XX, col. 839) qu'il orthographie *Sales*, alors que le hameau de Salles existe bel et bien encore en cet endroit, et qu'il figure même sur les cartes routières.

2. *Vita*, 1.

3. Sur Robert d'Arbrissel et l'Ordre de Fontevault, v. *Les Moines en Occident*, t. IV, 5^e partie, ch. IV.

4. *Jac.* I, 27.

Fontevault un double monastère de religieux et de religieuses, dont la ferveur était admirable. Robert d'Arbrissel était l'organe vivant du Saint-Esprit ; on ne pouvait l'entendre sans être ému jusqu'au fond du cœur ; la grâce attachée à sa parole était toujours victorieuse. »

Tout cette description de la personne et de l'apostolat de Robert correspond à ce qu'en disent les auteurs contemporains ; exactitude qui ne peut que nous encourager à la confiance envers l'hagiographe. Cette éloquence admirable fut d'ailleurs la raison pour laquelle le pape Urbain II, l'ayant entendu, fut ébloui par ce verbe puissant et pathétique, et le chargea de prêcher la croisade dans l'est de la France. Géraud alla donc trouver Robert dans sa solitude, et le consulta sur sa vocation. Mais à cet ascète endurci par les mortifications, le jeune écolier parut trop tendre. Il lui conseilla d'aguerrir sa vocation dans un institut moins rigoureux. Géraud insista : il saurait se soumettre à toutes les rigueurs de la discipline ; mais Robert fut intraitable. Il verrait plus tard, d'après les fruits portés sous une règle moins effrayante.

Le jeune homme n'avait pas à se rendre loin : il connaissait à Saint-Avit-Sénieur (*Sanctus Avitus Dominorum*), à une lieue de son village natal, un monastère de chanoines réguliers où il fut volontiers admis. On commençait alors d'en construire l'abbatiale qui nous est restée aujourd'hui. Géraud y fut un novice modèle, d'une pureté angélique, d'une patience, d'une humilité, d'une soumission qui faisaient l'admiration des anciens de la communauté. De la règle de saint Augustin, nous dit l'hagiographe, il n'omettait pas un iota. Devant tant de vertu, ajoutée à tant de science, l'abbé lui fit administrer le sous-diaconat, puis le diaconat, mais éprouva une vive résistance quand il voulut lui faire accepter le sacerdoce.

Cependant, bien que religieux dans cette communauté augustinienne depuis un temps notable déjà, Géraud n'abandonnait pas son projet d'entrer dans la société des anachorètes de Robert d'Arbrissel. Il allait fréquemment lui rendre visite, espérant chaque fois se voir enfin ouvrir les bras. Mais, prudent, le vieux maître attendit qu'il fût « dans la force de l'âge ». Enfin, ses vœux furent comblés. Là encore, dans cette solitude peuplée d'hommes exceptionnels, nous avons du narrateur le récit de ses macérations :

« Tout entier au cilice, à la croix, au martyre... il ne rompait jamais le jeûne avant le coucher du soleil, que ce fût en été ou en hiver, qu'il fût bien portant ou malade ; alors, il mangeait un morceau de pain d'orge ou d'avoine et un peu de légumes, et buvait quelques gouttes d'eau... En faisant cet unique repas, les larmes et la componction ruisselaient sur son visage, comme s'il eût voulu demander pardon à Dieu de s'arracher quelques instants à la contemplation pour alimenter son corps. Pâle, décharné, il semblait un esprit dégagé des liens de la chair. Sa véritable nourriture était au Ciel avec les anges, et la mort du Sauveur était l'objet continuel de ses méditations. Sans cesse au pied de la croix comme Marie-Madeleine, il pleurait les péchés du peuple ; il suppliait son bon Maître de le retirer de ce monde, séjour de misère, pour l'appeler aux délices de la céleste Patrie. »

Mais un beau jour, un immense appel retentit dans son âme, comme il l'avait fait à Robert d'Arbrissel : l'appel à la prédication. Qu'allait-il dire à ses auditeurs, lui qui avait abandonné l'étude depuis de longues années ? Or, nous dit l'hagiographe, depuis qu'il était à Fontevrault, l'Esprit Saint était son guide. « En méditant la loi du Seigneur dans la solitude, les chênes et les hêtres de la forêt lui avaient servi de maîtres¹. » Constatant les dispositions et les talents de son élève, Robert se l'adjoignit dans ses tournées de prédication. Il réussit pleinement, provoquant une abondance de conversions. L'évêque Pierre de Poitiers lui donna l'autorisation de prêcher dans toute l'étendue de son diocèse, qui était vaste. D'autres évêques l'imitèrent. Il parcourut toute cette région, rétablissant « le règne de la loi, de la discipline et de la vertu... Comme le soleil dans sa course, il s'élançait à pas de géant, parcourant les campagnes, les cités et châteaux... Sa colère s'enflammait contre le vice, quelque puissant qu'il rencontrât... Il réchauffait les tièdes, reprenait énergiquement les pervers, les nonchalants, réveillait les engourdis. C'était vraiment le feu divin que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre. »

Parmi ses convertis, certains, qui étaient riches, lui firent spontanément des donations. Et comme, en même temps, les disciples accouraient à lui, il vit là le doigt de la Providence : les domaines qu'on lui offrait étaient destinés aux ermitages qui accueilleraient les frères que Dieu lui envoyait. Parmi ces candidats à une vie monastique rigoureuse, figuraient ses deux frères, Guimoard et Foulques, qui survécurent longtemps à leur aîné.

On peut ainsi fixer, de façon approximative, la chronologie des phases de la vie du bienheureux Géraud :

Vers 1068-1070	Naissance
Vers 1085	Chanoine régulier à Saint-Avit
Vers 1100	Ermite à Fontevrault
Vers 1105	Prédicateur
Vers 1110	Fondateur
1120	Mort.

La période fondatrice fut courte : à peine dix ans. La huitième et dernière fondation masculine fut les Châtelliers, dans le diocèse de Poitiers, en juin 1119. Au cours d'un voyage de prédications, Géraud fut pris tout à coup d'une fièvre violente, dans laquelle il devina sa fin. Il se fit transporter

1. Il y a là une réminiscence d'Alain d'Autun, qui écrit, à propos de saint Bernard : « Les sens spirituels qu'il découvrait dans les Écritures, c'était particulièrement dans les forêts et dans les champs qu'il proclamait les avoir trouvés par la prière et la méditation. Il disait même là-dessus, dans l'intimité, qu'il n'avait jamais eu d'autres maîtres que les hêtres et que les chênes. » (*Vita secunda S. Bernardi*, X, 32.) Alain rédigeait cette biographie vers 1170. L'auteur de la *Vita Geraldii* écrivait un siècle plus tard. On voit la filiation.

sur un brancard jusqu'aux Châtelliers, où il souhaitait mourir. Il y arriva le 4 avril 1120, dimanche de la Passion. Il ne mourut pas tout de suite, mais très faible, il assista aux fêtes de la Semaine Sainte et de Pâques sur une civière. Le soir de Pâques, après avoir reçu le saint Viatique, il adressa une exhortation à ses frères réunis, leur recommanda surtout de prêcher la stricte obéissance à la règle de saint Benoît, et de prodiguer leurs soins aux pauvres et aux pèlerins. Puis il régla l'ordre de ses obsèques. Certains, vu son état de délabrement, et prétextant la solennité de la fête, lui proposèrent un œuf et du fromage : il refusa avec autant de vivacité que le pouvait sa faiblesse, en protestant que ce n'était pas là une nourriture d'ermite. Enfin, le mercredi de Pâques au matin, il expira en murmurant les paroles de l'Évangile : « Seigneur, conservez les fils que vous vous êtes choisis par mon ministère¹. »

L'évêque de Poitiers arriva trop tard pour recueillir ce dernier soupir. Mais il prit soin d'envoyer, cosignée des abbés des monastères fondés par Géraud, une encyclique « à toutes les abbayes de France », dans laquelle il faisait le récit de la vie du fondateur et magnifiait ses vertus. « Montant de vertus en vertus, concluait-il, il s'éleva au-dessus de tout ce qu'on peut attendre d'un homme mortel. Ce fut un autre Hilarion, un nouvel Antoine ; ou plutôt, le Christ lui-même vivait en lui. Embrassé de l'amour divin, il communiquait cette flamme à tous ceux qui eurent le bonheur de l'entendre. »

Il reçut la sépulture le dimanche *in Albis*, dans l'oratoire des ermites. Son culte a été autorisé dans le diocèse d'Angoulême, où on le célèbre le 20 avril. Il a droit ainsi à l'appellation de bienheureux.

Fondations

Comme nous l'avons vu, Géraud de Salles commença tardivement ses fondations, et mourut peu âgé, vers cinquante ans. Les occasions qui lui furent données d'établir des monastères furent habituellement soudaines, au milieu des campagnes de prédication. Il dut ainsi rapidement organiser les lieux et choisir les frères qui y résideraient. De sorte que ces ermitages successifs, transformés plus ou moins rapidement en maisons de cénobites, n'eurent dans leurs premières années qu'une vie informelle, une évolution disparate, et pour finir, des choix divers dans leur règle définitive. Géraud n'eut aucune intention de donner naissance à un ordre religieux ; ce qui explique que, outre ses préoccupations apostoliques, son manque de préoccupations canoniques et gouvernementales lui retirèrent toute volonté d'unifier les monastères qu'il avait établis dans l'imprévoyance. Ce fut malgré lui et surtout après lui que son premier monastère devint chef

1. Jo. XVII,1.